

sigila

revue transdisciplinaire
franco-portugaise
sur le secret

revista transdisciplinar
luso-francesa
sobre o segredo

28

architectures secrètes

arquitecturas secretas

automne-hiver 2011 outono-inverno

*Publié avec le concours
du Centre national du livre,
du Conseil régional d'Île-de-France
et l'appui de la*



FUNDAÇÃO
CALOUSTE
GULBENKIAN

GRIS-FRANCE

Christine AUBRÉE, Danielle CHAREST, *L'Enchilada*, Paris, éditions iXe, 2011, 160 pages.

Pour ceux qui n'ont pas (encore) eu la chance de voir l'exposition itinérante *Dialogue : fiction-fiction* où les visiteurs côtoient les photographies argentiques mesurant près d'une toise de Christine Aubrée et où ils entendent des extraits du texte de Danielle Charest fusant d'un magnétophone, il existe maintenant un livre à mettre en poche. Ce livre est le fruit du travail d'un nouvel éditeur qui souhaite s'inscrire « dans le paysage d'un féminisme contemporain ». La lettre sous laquelle il s'affiche exprime entre autres « l'anonymat, le classé secret ou classé obscène... »

Quand on ouvre *L'Enchilada*, si l'on ne retrouve pas la grande taille des images initiales, on est toujours frappé par leur verticalité. Cette verticalité renforce celle des constructions qui figurent en

arrière-plan et nous rappelle que depuis déjà un certain temps les créateurs se sont émancipés de la plupart des contraintes architecturales liées au corps de la personne humaine. C'est sans doute pour cela que ce dernier, dans les vues dessinées par l'œil de la photographe, ne figure pas dans son entier. On ne distingue que des détails, nus ou habillés, pas toujours nettement identifiables, comme voulant garder secrètes leur fonction et leur destination. Les vêtements (chaussure, jambe de pantalon) que l'on voit – des contenants en quelque sorte comme le sont les maisons, les wagons du métro, et même la surface d'un trottoir – sont-ils occupés ou non ? par quoi ? et par le quoi de qui ? Une même vue se répète qui, par la grâce du temps de bain octroyé par l'artiste, peut tendre à l'effacement comme pour montrer la rapidité de l'échange avec le monde : un pied évoque un pas, une bouche un baiser, une ombre un moment.

Tel est l'écho photographique de la question posée par le texte, lequel semble vouloir rythmer aussi l'espace urbain. La narratrice hante une mégapole à la poursuite de quelqu'un qui a disparu derrière le nom de quelqu'un d'autre. C'est en cherchant à comprendre la personnalité de l'agglomération qu'elle pense pouvoir retrouver l'individu dérobé. Car, dans sa structure même, n'est-elle pas le miroir de ce que sont ses habitants ?

La forme de la ville, explorée par l'écriture de Danielle Charest et par la photographie rébusienne de Christine Aubrée, vérifie, en un trajet symbolique, que le tout n'est que la somme de ses parties, principe de l'architecture... et du secret.